

Lurelu

La seule revue québécoise exclusivement consacrée à la littérature pour la jeunesse



Ginette Anfousse **Les petits chemins des mots**

Raymond Plante

Volume 11, numéro 2, automne 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/12588ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Plante, R. (1988). Ginette Anfousse : les petits chemins des mots. *Lurelu*, 11(2), 18–20.

entrevue

Ginette Anfousse Les petits chemins des mots

par Raymond Plante

« Il me semble que je ne fais que commencer à écrire. En tout cas, je viens tout juste de réaliser que j'écrivais. »

Celle qui parle ainsi n'est pas tout à fait débutante. C'est Ginette Anfousse, dont le premier album est paru en 1976 et qui, depuis, a publié 15 titres.

« Maintenant que j'ai terminé trois romans, je commence. Avant, c'était autre chose. Les *Pichou*, c'étaient 3 pages. Les contes, c'étaient 10-15 pages. *Fabien* est allé jusqu'à 40 pages. Les *Rosalie*, 50-60 pages. C'est là que j'ai senti que j'avais besoin de m'étendre. L'écriture, c'est tout à fait nouveau pour moi. Je commence. »

Ginette Anfousse commence donc. Mais pour nous, c'est il y a douze ans qu'elle fait des livres. Parce que les dessins sont aussi des pages.

Au hasard de quelques dessins

« Au départ, je suis partie du dessin. J'avais étudié aux Beaux-Arts. Quand j'ai fait le premier livre, je ne savais pas que je faisais un livre. Je n'étais pas partie avec l'idée de faire un livre. J'ai commencé à dessiner parce que je dessinais tout le temps. J'ai dessiné un personnage. Ensuite, pour un autre dessin, c'était le premier personnage avec un autre... puis un autre, puis un autre... Sans m'en rendre compte, j'avais déjà un début d'histoire. J'ai donc inventé toute l'histoire en dessins. Le scénario flottait quelque part dans ma tête. Enfin, je me suis dit que c'était quasiment un livre. C'était *La Cachette*. Un jeu. »

« J'ai compris qu'il ne lui manquait que très peu de mots pour que l'histoire soit comprise. Je les ai écrits en dessous de mes images. C'était très simple. À ce moment-là, si quelqu'un m'avait dit que j'écrivais un livre, j'aurais dit non... je suis en train de faire un scénario pour un film d'animation ou n'importe quoi. Mais pas nécessairement un livre. »

« Et puis, après avoir terminé *La Cachette*, je me suis demandé d'où il venait, ce personnage-là ? Qui c'était ? Pour répondre à mes questions, j'ai fait *Mon ami Pichou*. Mais là, ce n'était toujours qu'un projet comme ça. Comme je ne savais pas si la littérature jeunesse existait ou pas, comme je ne connaissais pas d'éditeurs intéressants, et comme je gagnais bien ma vie à Radio-Québec, j'ai pris mes dessins et je les ai rangés dans le tiroir. C'est 5 ans plus tard, qu'une amie qui allait proposer un manuscrit à Victor-Lévy Beaulieu, aux éditions de l'Aurore, a voulu apporter aussi mes dessins parce qu'elle les trouvait intéressants. Il m'a appelée tout de suite en me disant : " Je veux ouvrir une collection pour les enfants, j'aimerais éditer tes histoires. " »

« Finalement, c'est le Tamanoir qui a racheté les droits quand l'Aurore a fermé ses portes. Une fois que le livre a

été édité, je ne me suis pas trop préoccupée de la chose. J'ai continué à pratiquer mon métier de concepteur visuel. Quand Bertrand Gauthier a vu que les deux albums se vendaient bien, il m'a demandé si je voulais en faire deux autres. La première question que je me suis posée a été : " Est-ce que, moi, je suis capable de faire ça ? " Les premiers *Pichou* avaient été conçus d'une manière tellement innocente et inconsciente. Je lui ai dit que je chercherais une idée. Alors j'ai fait *La Chicane* et *La Varicelle*. »

Quand l'écriture est un raccourci

Commencer à écrire en étant consciente de ce qu'elle faisait aurait pu être difficile, voire insurmontable pour Ginette Anfousse. Au contraire, le défi l'a stimulée.

« C'est là que je me suis aperçue que j'étais capable de raconter des histoires. Ici encore, le dessin était la matière première. Le texte, tout en prenant un peu plus de place, demeurait assez minime. Puis, tranquillement, ils ont pris de l'ampleur. Les *Fabien*, par exemple, sont une expérience d'écriture. J'ai dessiné mes personnages, je les ai oubliés. Ensuite j'ai écrit mon histoire. Une fois l'histoire terminée, j'ai fait mes illustrations. Ce qui n'était pas le cas des *Pichou*. »

« C'est vraiment là que je me suis sentie capable d'écrire. J'ai pris conscience que j'aimais écrire et que je n'avais même pas besoin des dessins. Je m'apercevais que je pouvais m'exprimer avec les mots et, surtout, que les mots étaient des raccourcis par rapport au dessin. »

« Par exemple, si j'ai l'idée d'un dessin, je dois commencer un croquis, travailler la couleur... et c'est long, c'est long. Ça me prend parfois une semaine pour faire un dessin s'il est assez élaboré. Mais l'idée, elle, je l'ai eue en deux minutes. Alors je me suis dit que l'écriture, c'était des milliers de dessins. Ça s'accordait mieux avec mon esprit, parce que, dans la vie de tous les jours, je suis assez vive. »



photo : Lucien Lisabelle



« Mes personnages ont l'âge de mon écriture. »

En utilisant davantage les mots, Ginette Anfousse s'adressait à un public plus vieux. Chez elle, le passage d'un âge à l'autre s'est effectué sans problème, tout naturellement.

« Ça fait maintenant 14-15 ans que j'écris. Eh bien, j'ai été étonnée de constater que mes personnages ont l'âge de mon travail littéraire. Gigi était toute petite. Colette et Timothée sont plus vieux. C'est dans le dernier *Rosalie*, celui qui va paraître au printemps, que j'ai vu qu'elle avait l'âge de mon écriture. De la conscience de mon écriture.

« J'ai franchi les étapes pas par pas, je n'ai pas fait de saut. Maintenant, je pense que j'écris. Je dessine encore, mais moins. »

Le théâtre de Colette et Timothée

Pourtant, il n'y a pas si longtemps, il y a eu les quatre contes de Timothée et Colette. Ginette les a écrits et elle a réalisé les dessins.

« Oui. Et il y en avait beaucoup. J'ai travaillé un an et demi là-dessus. Ce n'était pas que les quatre contes, c'était surtout un projet pour les ateliers de théâtre. C'est pour ça que Timothée et Colette jouent plusieurs rôles. Ce n'était pas gratuit. Chaque livre est autonome. On comprend le tout quand on voit l'ensemble. Il s'agit

d'un document pédagogique de 150 pages, un cahier des enfants de 90 pages, des cassettes. C'était un travail d'équipe. Ovale a sorti les contes grand public. Ce sont des jeux de rôles. Il faut absolument les voir comme ça, sinon on risque de ne pas comprendre. »

La guerre totale

En écrivant pour les plus vieux, les thèmes varient aussi. Ils s'approfondissent. Le troisième roman de la série des *Rosalie* traitera d'un sujet difficile : le racisme.

« En terminant *Le Héros de Rosalie*, je n'ai pas senti une piste pour en écrire tout de suite un troisième. Et puis, c'est en relisant ce roman-là qu'un personnage m'a attiré plus que les autres : le chat Léopold. Je trouvais ça drôle qu'il s'appelle Léopold. Mais il y avait surtout qu'il s'installait tranquillement chez Rosalie. Je me suis demandé ce que je pouvais faire avec Léopold. Je n'avais pas d'idée, je n'avais rien.

Finalement, j'ai écrit un mot : Pi-Am Lo, un nom vietnamien. Je me suis dit : « Pi-Am Lo et Léopold, c'est comique ensemble ». J'ai voulu écrire une phrase. Et la première qui m'est venue était raciste. J'ai écrit : « Mardi, Léopold mon chat est disparu. Simon, pour rire, a accusé Pi-Am Lo de l'avoir mangé. » Et là c'était parti. Le reste a déboulé.

« Comme je parlais de racisme, des ethnies, et tout, certains passages sont vraiment dramatiques. On sent que Rosalie a des problèmes plus graves que dans ses aventures précédentes. Ça s'appelle *La Guerre totale*. Évidemment, il y a beaucoup d'humour encore. Je pense que c'est toujours la clé. Mais j'ai parlé de racisme et je suis contente d'en avoir parlé. Je ne sais pas ce que les gens vont en dire. C'est sûr que c'est moins léger que les autres, mais...

« Quand j'ai fini un livre, je le montre à mon "lecteur" qui est toujours le même. Et je lui dis : " Lis ça ". Ensuite je tourne autour de lui et je le regarde faire. Je regarde comment il se comporte physiquement. S'il a l'air d'aimer l'histoire... Quand il est rentré dans le chapitre où l'action débutait vraiment, il s'est tout ramassé les épaules. Je me suis dit : " Je l'ai, je l'ai eu ! " Je n'étais pas sûre avant. Parce que c'est une aventure que j'ai complètement inventée. Ça parle des Vietnamiens et des boatpeople. Il y a surtout un passage où la mère de Pi-Am Lo raconte à Rosalie comment elle est arrivée ici. Ce chapitre-là, je l'ai recommencé au moins trois fois. Quand je le faisais raconter par la mère, c'était comme quand on lit les journaux. C'était dramatique mais éloigné. Je me disais : " Ce n'est pas ça. " Et puis, j'ai eu l'idée de faire raconter la chose par

Rosalie elle-même. Alors Rosalie note qu'elle est allée chez Pi-Am Lo et elle raconte ce que la mère lui a dit. Et c'est là qu'on est vraiment pris. Parce qu'elle a des petits mots simples. Elle peut dire des choses que la mère ne pourra pas communiquer. C'est là que le livre prend toute sa force. C'est très émouvant, cette partie-là. Tu deviens mal. »

L'écrivain comme un miroir qui rêve

Peut-être parce qu'elle n'a jamais voulu véritablement faire « une carrière littéraire », l'écriture de Ginette Anfousse a su conserver sa simplicité et sa spontanéité. En abordant des thèmes plus profonds, il semble bien qu'elle ne changera pas.

« Parler du racisme, ce n'est évidemment pas drôle. Par contre, il faut savoir en parler avec humour, avec une certaine légèreté, ne pas faire de morale et laisser les choses où elles sont, où on est rendu dans la société. Parce que, moi, je n'invente pas des personnages comme je désirerais que le monde soit. J'écris comme c'est, et où je perçois que les autres sont rendus. À ce niveau, je suis plutôt un miroir. »

Un miroir qui, souvent, serait aussi en avance sur ce qui est ?

« Bien sûr, on n'écrit pas pour plagier ce qui se vit. Parce qu'il y a une forme, il y a un style. Si le style n'est pas là, on ne peut pas rendre le miroir. S'il n'y a pas de forme, il n'y a pas de livre, pas d'écriture. Il y en a beaucoup de livres qui n'ont pas de forme. On se demande même pourquoi ils ont été écrits. Ils renseignent, ils ont un petit côté pédagogique, ce sont des livres-outils, mais ce n'est pas de la vraie littérature. »

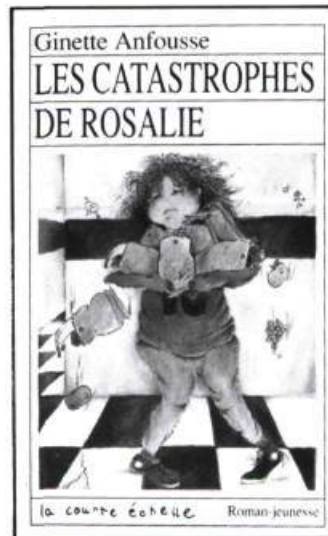
Ginette Anfousse s'attaque présentement à un roman pour les plus vieux, les grands adolescents. Voit-elle une différence entre ce qu'elle écrit aujourd'hui et ce qu'elle a déjà fait ?

« Je regarde les adolescents qui m'entourent et leur façon de vivre me rentre tranquillement dedans. D'un côté, je me rappelle ce que j'ai pu vivre à cet âge-là. Il y a aussi ma fille qui a passé son adolescence. En fait, c'est comme si j'étendais mes recherches sur trois générations : ma mère, moi et ma fille. Et je me dis : " Ce qui est commun à ces trois générations-là, ça veut dire que c'est du bon matériel. " Je feuillette une revue pour les jeunes, je surveille les annonces, les courriers du cœur, ce qu'ils racontent de leur vie. Même l'astrologie est racontée en conséquence de leur âge. Tout cela me renseigne. »

« Maintenant, il me reste à rêver à tout cela. J'aime rêver. Avant de prendre mon crayon, je suis deux heures à ne rien faire d'autre. Ce sont des mots, des phrases qui me trottent dans la tête... je cherche comment commencer. Il me vient des idées, des centaines d'idées. Et puis, à un moment donné, je prends mon crayon et je pars. J'ai besoin de ces moments-là. Chez moi, à la campagne, je suis tranquille. Je perds moins de temps, je me concentre, et je travaille. J'aime beaucoup travailler, je suis bien quand je travaille. »

« J'ai dit non à un tas de choses et, aujourd'hui, ça me rapporte. La paix dans ma tête et la liberté, il n'y a pas de prix pour ça. Et vendre mon temps, je ne suis pas capable. Je l'ai fait quand j'ai eu l'impression d'apprendre des choses. À Radio-Québec, j'ai appris beaucoup de choses qui m'ont servies. Quand j'ai senti que j'étais équipée, j'ai décidé de n'en faire qu'à ma tête. J'essaie d'aller le plus loin possible dans ce que je connais. »

Il ne nous reste qu'à attendre ces autres livres. Ils ressemblent à Ginette Anfousse, ils ressemblent à la jeunesse, ils ressemblent à l'époque qui rêve.



Oeuvres de Ginette Anfousse

- 10 albums illustrés de la collection « Mon ami Pichou » aux éditions La Courte Échelle
 - Mon ami Pichou*
 - La Cachette*
 - La Chicane*
 - La Varicelle*
 - Le Savon*
 - L'Hiver ou le Bonhomme sept heures*
 - La Fête*
 - L'École*
 - Je boude*
 - Le Bébé-soeur*
- 2 romans jeunesse illustrés par Marisol Sarrazin aux éditions La Courte Échelle
 - Les Catastrophes de Rosalie*
 - Le Héros de Rosalie*
- 4 albums illustrés de la collection « Quand on joue » aux éditions Ovale et au C.E.C.
 - La Tour de Cap-Chat*
 - La Mitaine perdue*
 - Dans un château*
 - Du gâteau, j'en veux*
 - + un livre-jeu " *Quand on joue...* "
- 2 contes illustrés aux éditions Leméac
 - Un loup pour Rose (Fabien I)*
 - Une nuit au pays des malices (Fabien II)*
- 1 livre-jeu aux éditions La Courte Échelle
 - Sophie et Pierrot*

Principaux prix littéraires

- Prix du Conseil des Arts du Canada pour le texte et les illustrations de *La Chicane* et *La Varicelle* (1978)
- Certificat d'honneur du International Board on Books for Young People pour les illustrations de *La Chicane* (1980)
- Prix du Conseil des Arts du Canada pour les textes des contes *Un loup pour Rose* et *Une nuit au pays des malices* (1983)
- Prix Fleury-Mesplet (1987)
- Prix Québec-Wallonie-Bruxelles pour *Les Catastrophes de Rosalie* (1987).